

Conclusions

Xavier HERMAND

Les contributions rassemblées dans ce volume sont toutes, directement ou indirectement, articulées autour de l'examen d'un manuscrit, la fameuse Bible de Lobbes, conservée au Grand Séminaire de Tournai : quatre portent spécifiquement sur tel ou tel aspect de ce volume – sa structure matérielle et son contenu, sa décoration, le colophon dont il est pourvu, son histoire – ; les deux autres s'attachent davantage au contexte intellectuel, institutionnel et politico-religieux dans lequel s'inscrit sa confection. À travers cet ensemble riche et dense apparaît, en filigrane, une méthode d'analyse des manuscrits sur laquelle je m'attarderai dans un premier point, délibérément méthodologique ; je m'efforcerai ensuite de synthétiser quelques-uns des résultats engrangés au fil des exposés, avant d'esquisser les perspectives de recherche qu'ils suggèrent.

1. Expertiser la Bible de Lobbes : objectifs, moyens et méthode

L'étude et l'exploitation d'un manuscrit, quel qu'il soit – du plus prestigieux au plus modeste, comme il en subsiste beaucoup dans nos bibliothèques –, supposent une analyse codicologique approfondie, une *expertise*. Menée dans une perspective historique, cette entreprise poursuit nécessairement un double but. D'une part, il s'agit de résoudre plusieurs questions critiques fondamentales liées à la datation, à la localisation et à l'attribution du volume (ou, le cas échéant, des diver-

ses unités qui le constituent). L'historien ne peut utiliser qu'une documentation datée et localisée avec le plus de précision et de certitude possible. Or tous ceux qui ont l'expérience des manuscrits médiévaux savent combien cette entreprise « d'étiquetage » peut être délicate : beaucoup de *codices* sont dépourvus de mentions de date ou de lieu ; bien souvent, leur(s) propriétaire(s) – au singulier ou au pluriel, car les livres circulent – nous demeure(nt) tout aussi inconnu(s). D'autre part, au-delà de ces exigences qui relèvent de la critique externe, l'expertise est susceptible de documenter le chercheur sur les fonctions et les usages concrets du manuscrit et, par conséquent, sur le(s) milieu(x) qui l'ont produit et utilisé : le manuscrit devient alors le « révélateur » d'un milieu historique¹.

Quels indices exploiter et quelle méthode mettre en œuvre pour remplir ce programme et atteindre ces objectifs ? Il convient de soumettre le manuscrit à un triple questionnement, en l'envisageant tout à la fois comme un objet matériel, un véhicule de culture et un document « historique ». L'analyse des caractéristiques matérielles des manuscrits constitue un champ d'études vaste et complexe, profondément renouvelé depuis une trentaine d'années ; le support, les dimensions, la structure des cahiers, le type d'écriture, le nombre de mains à l'œuvre, la mise en page et la « mise en texte » : autant d'indices qui méritent d'être pris en compte, selon une perspective que l'on pourrait qualifier d'archéologique. Objet matériel, le *codex* est aussi – d'abord – un véhicule de culture, et le(s) texte(s) qu'il contient en constitue(nt) la raison d'être. Il s'agit alors d'en dresser la « fiche d'identité » : auteur et/ou milieu de production, date, typologie textuelle, public visé ; de cartographier sa (leur) diffusion, dans l'espace et dans le temps ; d'identifier les milieux où il(s) fu(ren)t à l'honneur. Enfin, un manuscrit porte généralement les traces des hommes qui

¹ En ce sens, la codicologie a connu, ces dernières décennies, la même évolution que la paléographie ou la diplomatique, les autres sciences auxiliaires classiques de l'histoire : de simples « servantes » de l'histoire, destinées à fournir au chercheur des matériaux datés, localisés, critiqués – en somme : prêts à l'emploi –, elles se sont muées en disciplines proprement historiques, traquant l'homme et les groupes sociaux derrière les documents qui constituent leur champ d'analyse spécifique. De ce point de vue, la terminologie adoptée récemment par le prestigieux Institut de recherche et d'histoire des textes de Paris pour qualifier ces disciplines est significative : « sciences fondamentales de l'histoire ».

l'ont exécuté, possédé et utilisé : colophon, ex-libris, ex-dono, cote(s) de classement, marques de prêt(s), notes de lecture, commentaires marginaux ou tables des matières constituent des témoignages précieux sur l'origine, les possesseurs ou les usages du volume. Le bon usage et la fécondité des données ainsi rassemblées supposent un recours systématique à la mise en série et à la comparaison, tant vis-à-vis des autres volumes de même provenance et/ou origine que, plus généralement, envers l'ensemble des *codices* issus du même référentiel chrono-géographique. Isolé, un manuscrit ne parle guère ; replacé dans son contexte intellectuel – la bibliothèque à laquelle il appartenait et le *scriptorium* d'où il émane – et, plus largement, dans son environnement socio-historique, il se révèle bien souvent riche d'enseignements.

Le programme de cette journée d'études, les thèmes abordés par les différents orateurs et le titre même choisi par les organisateurs – *Autour de la « Bible de Lobbes » (1084). Les institutions. Les hommes. Les productions* – témoignent d'une volonté d'inscrire l'analyse codicologique dans une perspective résolument historique, en s'appuyant sur les indispensables analyses érudites, mais en les dépassant en vue de mieux appréhender la communauté monastique lobbaine et ses réalisations artistiques et intellectuelles à un moment-charnière de l'histoire occidentale. Par ailleurs, on l'aura compris à la lecture des lignes qui précèdent, l'expertise d'un manuscrit – a fortiori d'un *codex* aussi prestigieux que la Bible de Lobbes – se situe nécessairement à la croisée de plusieurs disciplines et, de ce fait, requiert une approche pluri-disciplinaire. Dès lors, on ne peut que féliciter Monique Mailard-Luypaert et Jean-Marie Cauchies, les maîtres d'œuvre de notre rencontre, d'avoir délibérément réuni et associé, dans une même recherche, des spécialistes issus de divers horizons – codicologie, histoire de l'art, philologie, histoire institutionnelle, monastique et religieuse – qui, chacun dans sa propre sphère de compétence, ont tenté de contribuer à une meilleure intelligence de ce manuscrit et de son contexte.

2. Les résultats : un manuscrit exceptionnel à plusieurs points de vue

Notre journée d'études a permis de moissonner nombre de données qui complètent et, souvent, renouvellent notre connaissance de la Bible de Lobbes, de la collection de livres dans laquelle elle s'inséra et de la communauté monastique qui l'a produite et utilisée. La prise en compte simultanée de ces résultats et leur confrontation suggèrent les quelques réflexions qui suivent.

Le projet codicologique

Un premier acquis des enquêtes érudites concerne la Bible elle-même, dans sa matérialité : la description codicologique qu'en avait donnée P. Van Sint Jan en 1950 dans le *Catalogue des manuscrits conservés à Tournai* est complétée et amendée sur certains points ; surtout, les modalités de sa réalisation sont désormais mieux connues. Qu'en retenir ?

Primo, ce volume doit être considéré comme une seule unité codicologique : la Bible est bien le fruit d'un projet éditorial défini, exécuté dans un laps de temps déterminé² et terminé à l'abbaye de Lobbes en 1084 par le moine Goderan. Secundo, ce dernier en fut à la fois le copiste et l'enlumineur : les enquêtes fouillées de Jacqueline Leclercq-Marx et de Noémi Thys ont établi qu'un seul individu était à l'origine de l'ensemble de la mise en page, de la transcription et de la décoration du *codex*, si l'on excepte trois feuillets ajoutés au XIII^e siècle (f. 256-258) et, surtout, le décor architectural de l'initiale de l'Exode (f. 29r), œuvre d'un artiste inconnu. Tertio, le volume actuellement conservé au Grand Séminaire était vraisemblablement accompagné, dès l'origine, d'un second tome, véhiculant le Nouveau Testament : les témoignages d'érudits de l'époque moderne rassemblés par le père Bogaert ne laissent guère de doute à ce sujet. Goderan en était-il éga-

² Sur la notion d'unité codicologique, voir récemment J.P. GUMBERT, *Codicological units : towards a terminology for the stratigraphy of the non-homogeneous codex*, in *Il codice miscellaneo. Tipologie e funzioni. Atti del convegno internazionale, Cassino, 14-17 maggio 2003*, éd. E. CRISCI, O. PECERE, in *Segno et testo*, 2, 2004, p. 17-42.

lement l'auteur ? C'est vraisemblable³, même si, cette fois, il a pu être assisté dans son travail par d'autres scribes et/ou enlumineurs⁴. Quoi qu'il en soit, quand on sait que notre *codex* comprend 273 feuillets de grandes dimensions (480 x 340 mm) et que le second volume devait être de format et d'épaisseur comparables, on mesure mieux l'ampleur de la tâche accomplie par le copiste.

L'attribution à un seul artisan de la totalité de la confection d'une bible géante fait figure d'exception et pose question. L'investissement en moyens humains, matériels et financiers qu'implique un tel projet suppose en effet une certaine planification et ne peut que résulter d'une décision des responsables de l'abbaye : il ne s'agit pas ici d'un manuscrit de travail à l'usage individuel d'un lettré de l'abbaye, mais bien d'un volume de luxe, répondant nécessairement à des besoins précis de la communauté. Or un centre intellectuel aussi prestigieux que Lobbes, dont la bibliothèque, comme nous l'a rappelé François Dolbeau, peut être qualifiée d'exceptionnelle dans l'espace lotharingien aux XI^e et XII^e siècles, abritait sans nul doute un *scriptorium* bien organisé, qui fut probablement à l'origine d'une bonne part des accroissements de la collection manuscrite de l'abbaye à l'époque⁵. En témoigne, par exemple, la copie d'un autre *codex* destiné à un usage collectif, le fameux lectionnaire de Lobbes, qui a demandé l'intervention d'une vingtaine de scribes différents, dont Goderan lui-

³ Le père Bogaert fait néanmoins observer que la *Continuatio des Gesta* de Lobbes composée vers 1162 ne fait mention que d'un *optimus codex* de la plume de Goderan.

⁴ On rappellera que les autres manuscrits de Goderan – la Bible de Stavelot, en deux volumes (Londres, British Library, Add. 28106 et 28107), et le « Flavius Joseph » (Bruxelles, Bibliothèque royale, II 1179) – semblent également entièrement copiés par ses propres soins ; en revanche, s'il a bien travaillé à la décoration de chacun de ces *codices*, il a été assisté par d'autres enlumineurs.

⁵ L'analyse d'une copie moderne du catalogue des manuscrits de la bibliothèque conventuelle dressé en 1049 permet d'en évaluer l'ampleur, dans la mesure où ce catalogue a été tenu à jour et enrichi de la description des volumes entrés ensuite dans la bibliothèque, et ce jusque vers 1158-1160 : on y relève 58 manuscrits supplémentaires ; encore ne tenons-nous pas compte ici des *codices* qui intégrèrent, durant la même période, le fonds scolaire de l'abbaye. Malheureusement, les incendies qui frappèrent Lobbes à plusieurs reprises au cours des siècles ont provoqué la destruction de la plupart de ces volumes.

même⁶. Dans ces conditions, comment expliquer que ce dernier se soit attelé seul – ou presque – à la réalisation de la Bible, sans recourir à la collaboration de ses confrères ? On ajoutera que l'analyse du style des initiales révèle une certaine maladresse, au point que Noémi Thys se demande si « c'est à l'improviste que la tâche lui est revenue, sans qu'il ait eu le temps de se former préalablement »...

Pour expliquer ce fait singulier, faut-il attribuer à Goderan un rôle spécifique au sein de l'atelier d'écriture lobbain, qui l'aurait conduit à se réserver la copie et la décoration de ce manuscrit prestigieux ? Tenir compte d'une désorganisation de ce scriptorium, liée aux conditions économiques délicates de la fin du XI^e siècle ? Ou bien encore – hypothèse sans doute quelque peu téméraire – envisager d'éventuels conflits au sein même de la communauté, qui auraient pu isoler Goderan ?

Réforme grégorienne ou Reichskirche ?

Au moment où s'achevait la réalisation de la Bible, la Querelle des investitures faisait rage en Occident. Alain Marchandisse en a brossé un tableau détaillé et rappelé les faits saillants, en insistant sur l'impact de ce long conflit dans le diocèse de Liège, où les évêques avaient adopté le parti impérial, et au sein du monde bénédictin. Étroitement associée au pouvoir épiscopal, Lobbes s'était rangée du côté de l'empereur, comme le démontre Alain Dierkens, qui propose une mise au point sur la situation de l'abbaye à la fin du XI^e et au début du XII^e siècle.

Depuis le livre classique de Joseph Warichez, un célèbre passage du colophon de la Bible était considéré comme un témoignage assuré de cette attitude « impérialiste ». C'est justement ce long colophon et les autres souscriptions que Goderan a laissées dans trois manuscrits exécutés à Stavelot qui ont retenu toute l'attention de Lucien Reynhout⁷ : il en a repris l'analyse *ab ovo*, en confrontant le vocabulaire

⁶ L. GILISSEN, *L'expertise des écritures médiévales. Recherche d'une méthode avec application à un manuscrit du XI^e siècle : le lectionnaire de Lobbes (codex Bruxellensis 18018)*, Bruxelles, 1973, p. 7-11 (Publications de Scriptorium, 6).

⁷ Cette habitude de terminer le travail de copie par un colophon constitue en elle-même une singularité, car les colophons sont rarissimes avant les derniers siècles

utilisé par le copiste, d'une part avec le lexique général des colophons, d'autre part avec celui des textes de l'époque. Cet examen minutieux renouvelle profondément l'interprétation traditionnelle du colophon : tout en invitant à une très grande prudence, il tend à faire de Goderan un partisan de la réforme grégorienne⁸.

Cette hypothèse n'est en tout cas pas infirmée par les résultats de l'analyse iconographique. Pour Jacqueline Leclercq-Marx, et contrairement à ce qui a parfois été affirmé, les initiales de la Bible ne présentent pas d'éléments significatifs qui témoigneraient d'un engagement de l'artiste, que ce soit en faveur du parti impérial ou grégorien ; cette iconographie « ne doit pas être lue à la lumière de la Querelle des investitures ». Elle constitue en revanche un précieux témoignage sur la personnalité et la culture du copiste.

La personnalité et la culture de Goderan

De Goderan lui-même, nous ne savons finalement pas grand-chose, hormis les quelques données biographiques livrées par ses colophons et un acte daté conservé en copie dans le cartulaire de Lobbes, qui porte la mention *Ego Goderannus scripsi*. L'examen des initiales historiées révèle un artiste novateur, qui aborde les thèmes iconographiques traditionnels de manière personnelle et n'hésite pas, le cas échéant, à innover ; l'analyse du rapport entre le texte et les images confirme l'originalité de Goderan en mettant en évidence une double caractéristique, exceptionnelle pour l'époque : toutes les illustrations du volume sont des initiales et ces dernières sont étroitement subordonnées au texte. L'étude du lexique des colophons conduit à une conclusion semblable : si, selon une pratique courante, Goderan a construit ses souscriptions à partir de formules toutes faites, celles-ci ne se retrouvent pas dans le corpus des colophons médiévaux.

du Moyen Âge : si l'on ouvre le premier tome du catalogue des manuscrits datés de Belgique, on n'en trouvera guère que sept antérieurs à 1200 (cf. F. MASAI et M. WITTEK, dir., *Manuscrits datés conservés en Belgique*, t. 1 : 819-1400, Bruxelles-Gand, 1968).

⁸ Dans sa contribution, Alain Dierkens rappelle plusieurs éléments qui vont plutôt à l'encontre de cette conclusion (p. 35, n. 106). La question reste ouverte.

Ces souscriptions traduisent également le degré de culture de notre copiste, tout comme le contenu symbolique des initiales peintes en tête de la Genèse et du Deutéronome, qui doivent s'interpréter par référence à des commentaires scripturaires chrétiens, mais aussi juifs. Rien d'étonnant, du reste, pour un moine qui avait à disposition, dans la bibliothèque de son monastère, une magnifique collection de livres.

Une bibliothèque exceptionnelle

Si la plupart des manuscrits médiévaux lobbains ont aujourd'hui disparu, des inventaires dressés à l'époque médiévale nous en livrent une image qui, pour être imparfaite, n'en est pas moins précieuse et riche d'enseignements. Récemment réédités, ces documents ont fait l'objet d'un examen par François Dolbeau, qui propose notamment une nouvelle datation du premier (868, en lien avec la rédaction de l'état des biens de l'abbaye). À travers quelques exemples, il montre également les difficultés d'attribution et d'identification soulevées par le second inventaire, mais aussi son intérêt pour l'histoire de la transmission des textes antiques et médiévaux. Le rôle majeur joué par Lobbes en la matière explique l'intérêt que sa bibliothèque suscita auprès des lettrés de l'époque moderne.

Une Bible souvent consultée et utilisée

Qu'est devenue la Bible après sa réalisation et quels chemins emprunta-t-elle avant d'aboutir, au cours du XIX^e siècle, au Grand Séminaire de Tournai ? La contribution du père Bogaert éclaire quelque peu ce trajet. L'histoire moderne du volume, en effet, est exceptionnellement bien documentée : il est peu de manuscrits aussi souvent contemplés, mentionnés – et exploités – par les érudits au cours de l'époque moderne.

Qu'en était-il au cours de la période médiévale ? Nos connaissances sont ici plus incertaines. L'identification puis l'examen des textes que renferme le volume ont néanmoins permis de mettre en lumière plusieurs des réseaux culturels qui parcouraient les diocèses de Liège et de Cambrai aux XI^e et XII^e siècles, et au travers desquels circulaient hommes, livres et idées : la Bible de Lobbes pourrait ainsi avoir servi de modèle à celle de Floreffe (peut-être copiée à Florennes), et des

liens ont pu être établis entre notre *codex* et plusieurs bibles émanant d'abbayes norbertines.

3. Quelques perspectives de recherche

Si notre journée d'études a permis plusieurs avancées décisives, elle n'a pas vidé le dossier : sur bien des points, les communications proposées ont suscité autant d'interrogations et ouvert autant de pistes de recherches qu'elles ont donné de réponses ou résolu de problèmes... En voici quelques-unes, dans la ligne directe du programme de ce colloque.

Une première question concerne l'usage et les fonctions de la Bible de Lobbes. Très concrètement, où était-elle conservée : dans la bibliothèque, au chœur, au trésor, au réfectoire...⁹ ? Et, corrélativement, à quoi a-t-elle servi et comment l'a-t-on utilisée ? Son format et ses caractéristiques matérielles la rapprochent des grands livres de chœur réservés aux cérémonies liturgiques et la prédisposent à un usage public. Qu'en a-t-il été exactement ? Il semble que la fabrication de bibles de grandes dimensions répondait aux nécessités imposées par les lectures au chœur (office nocturne), mais aussi au réfectoire¹⁰. Le repérage de signes d'utilisation liturgique, d'indications de lecture ou de notations musicales (visibles dans d'autres bibles géantes) ou, en sens contraire, de notes de lecture ou de gloses, pourrait fournir des éléments de réponse.

Plus généralement, on peut s'interroger sur les enjeux et les finalités de la réalisation d'une telle Bible. À cet égard, on n'a sans doute pas assez souligné que la Bible de Lobbes appartient à une catégorie

⁹ Si l'on en croit le document signalé à la n. 5, qui ne recense pas les livres liturgiques de la communauté mais mentionne une *Bibliothecam plenariam in duobus uoluminibus*, la Bible était conservée avec la collection de livres de la bibliothèque.

¹⁰ D.J. REILLY, *The art of reform in eleventh-century Flanders. Gerard of Cambrai, Richard of Saint-Vanne and the Saint-Vaast Bible*, Leiden-Boston, 2006, *passim* (Studies in the history of christian traditions, 128), qui s'appuie sur l'expertise approfondie d'une autre bible géante, celle de Saint-Vaast d'Arras, produite dans la première moitié du XI^e siècle.

particulière de manuscrits : les fameuses « bibles atlantiques »¹¹. Ces volumes, produits pour la plupart entre le milieu du XI^e et la fin du XII^e siècle, principalement dans l'Italie centrale, forment un ensemble très homogène, tant dans leur aspect que dans leur facture ou leur contenu. Or la confection de ces bibles semble étroitement liée à la réforme grégorienne, mais aussi, dans le nord-ouest de l'Europe, aux mouvements de réforme monastique des X^e, XI^e et XII^e siècles : dans cet espace, la possession de tels « monuments » aurait symbolisé la réussite du projet réformateur¹², et A. Marchandise nous a rappelé que cet idéal animait également les évêques liégeois « impérialistes ». Il serait certainement très instructif de se livrer à des comparaisons approfondies entre notre Bible et ce corpus, en s'appuyant notamment sur une série de travaux récents ou en cours ; ces analyses devraient prendre en considération les aspects codicologique, paléographique, iconographique, textuel et proprement historique¹³.

Par ailleurs, au-delà du manuscrit en tout point exceptionnel qui a retenu ici notre attention, notre journée d'études devrait inciter les chercheurs à se pencher davantage sur les nombreux manuscrits issus des *librariae* monastiques et canoniales des diocèses de Cambrai et de Liège aux XI^e et XII^e siècles qui sont parvenus jusqu'à nous. Cet ensemble documentaire demeure en effet assez largement ignoré ou, en tout cas, sous-exploité. Beaucoup de manuscrits n'ont jamais bénéficié d'une expertise approfondie : jusqu'à présent, ce sont surtout les beaux *codices*, richement enluminés, qui ont monopolisé l'attention des

¹¹ En attendant la contribution annoncée du père Bogaert sur ce thème, voir par exemple G. LOBRICHON, *La Bible de la réforme ecclésiastique. Aspects textuels (XI^e siècle)*, in id., *La Bible au Moyen Âge*, Paris, 2003, p. 94-108 (Les médiévistes français, 3) et le très beau catalogue d'exposition *Le bibbie atlantiche. Il libro delle Scritture tra monumentalità e rappresentazione. Catalogo della mostra di Montecassino, Abbazia e Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana*, éd. M. MANIACI, G. OROFINO, Milan, 2000 (cf. aussi <http://www.unige.ch/theologie/projetFNS/index.html>).

¹² D.J. REILLY, *The art of reform in eleventh-century Flanders*, op. cit., p. 90.

¹³ Noémi Thys remarque ainsi que l'initiale historiée qui, dans la Bible de Lobbes, introduit le texte de la Genèse s'étend sur toute la hauteur de la page ; « or on ne trouve guère cette caractéristique antérieurement, sauf dans les bibles dites atlantiques mais aucun indice ne permet de supposer que Goderan ait été tributaire de cette production ».

chercheurs et suscité des travaux, au détriment des autres volumes, réservés à l'étude et à la méditation. Pourtant, dûment expertisés, ces manuscrits, même d'apparence modeste, constituent un « gisement documentaire » fécond, pour l'historien de la vie intellectuelle ou religieuse, pour celui des pratiques de la culture écrite, mais aussi pour le spécialiste de l'histoire politico-religieuse¹⁴. C'est que le livre n'a pas, à l'époque médiévale, le statut qui est le sien aujourd'hui ; il est, pour parler le langage des économistes, un « bien d'équipement », un outil de travail : acquérir un manuscrit – que ce soit en l'achetant, en le copiant soi-même ou en le faisant copier – est une opération longue et coûteuse, que l'on n'accomplit qu'en réponse à un véritable besoin¹⁵. Par conséquent, le profil général d'une bibliothèque ou, plus spécifiquement, la présence de tel ou tel traité en son sein, sont toujours significatifs d'attentes culturelles au sens large. On entrevoit, dès lors, les données relatives à « l'arsenal intellectuel »¹⁶ dont disposaient les lettrés lotharingiens impliqués dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire que l'on peut espérer retirer de l'expertise codicologique¹⁷ :

¹⁴ À méditer : G. PHILIPPART, *Le manuscrit hagiographique latin comme gisement documentaire. Un parcours dans les « Analecta Bollandiana » de 1960 à 1989*, in *Manuscrits hagiographiques et travail des hagiographes*, éd. M. HEINZELMANN, Sigmaringen, 1992, p. 17-47 (Beihefte der Francia, 24).

¹⁵ E. ORNATO, *Les conditions de production et de diffusion du livre médiéval (XIII^e-XV^e siècles). Quelques considérations générales*, in *Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne. Actes de la table ronde organisée par le CNRS et l'École française de Rome, Rome, 15-17 octobre 1984*, Rome, 1985, p. 57-84 (repris dans id., *La face cachée du livre médiéval. L'histoire du livre vue par Ezio Ornato, ses amis et ses collègues*, Rome, 1997, p. 97-116 [I libri di Viella, 10]).

¹⁶ Pour reprendre une formule de A. et W. PARAVICINI, *L'arsenal intellectuel d'un homme de pouvoir. Les livres de Guillaume Hugonet, chancelier de Bourgogne*, in *Penser le pouvoir au moyen âge (VIII^e-XV^e siècle). Études d'histoire et de littérature offertes à Françoise Autrand*, éd. D. BOUTET et J. VERGER, Paris, 2000, p. 261-325.

¹⁷ À cet égard, l'attention au « contexte codicologique » dans lequel se situent les œuvres copiées peut également se révéler riche d'enseignements : le rassemblement, dans un même volume, de plusieurs textes (qui peuvent n'avoir, a priori, que peu de rapport entre eux) n'est généralement pas l'effet du hasard mais résulte souvent d'un projet bien défini ; partant, il informe sur les fonctions et les usages concrets de ces textes. Parmi d'autres, les nombreux travaux de R. McKitterick consacrés à l'époque carolingienne montrent tout le parti que l'on peut tirer de ce type d'approche.

leur prise en compte enrichirait sans nul doute notre connaissance des milieux auxquels ces lettrés appartenaient.

Néanmoins, l'exploitation de ce corpus suppose, au préalable, tout un travail critique de datation, d'attribution et d'identification. Beaucoup de ces manuscrits, en effet, ne sont pas datés et/ou mal localisés, et une part non négligeable des textes qu'ils renferment doit encore être identifiée. On l'aura compris, le travail à accomplir demeure important, et c'est donc sur un souhait que l'on voudrait conclure : en portant l'attention sur un manuscrit – bien plus : sur *le* manuscrit, au sens générique –, envisagé dans toutes ses dimensions, notre journée d'études a ouvert une voie sur laquelle d'autres devraient maintenant s'engager ; et pourquoi pas dans le cadre d'une autre journée d'études du CRHIDI ?